

Manifestes

4

Carla Demierre
Mrioir, Mioirr

Manifestes

4

— HEAD ■●
Publishing

Carla Demierre
Mrïoir, Mioirr



Violents orages attendus cet après-midi.
Une situation orageuse particulièrement active
est attendue, combinant une grande instabilité
de l'atmosphère à un environnement très
dynamique en altitude.

Qu'entend-on par instabilité ?

Il s'agit de la capacité qu'aura une parcelle
d'air dotée d'un mouvement vertical initial
à entretenir spontanément ce mouvement
(et le plus souvent à accélérer).

Ce mouvement vertical se matérialise
par le nuage d'orage typique : le cumulonimbus.
Celui-ci sera accompagné d'un nuage
annonciateur nommé « arcus ».
Une sorte d'énorme mâchoire en arc de cercle
précédant de très peu les précipitations et
les fortes rafales. Ce nuage marque la frontière
entre l'air froid expulsé par l'orage
et l'air chaud qui y est aspiré.

Nous aurons peut-être droit à un fabuleux
spectacle électrique aujourd'hui !

En me précipitant dans le parc, je marche dans une flaque d'eau brune, éclabousse le bas de mon jeans et lâche le bout de papier que je tenais fermement dans la main. On m'attend « près de la pierre aux fæs dimanche à 11 heures ». La mare limoneuse vient de boire un message précieux. L'accident a couvert de boue une phrase d'amour, al y a de quoi être contrarié·e.

J'ai fait tout le trajet en courant souplement le long du trottoir à la manière d'une pieuvre, les muscles tendus par l'effort sous la toile ruisseyante et plissée, le souffle et la pensée trépidant·es. En accélérant à quelques mètres de la grille, pressé·e d'arriver à mon rendez-vous, j'ai plongé le pied gauche dans l'eau stagnante et trouble. Remarquant l'obstacle trop tard pour l'éviter, j'ai hurlé de rage en maudissant la pluie et, en guise de réponse, les chiens dispersæs entre les arbres ont aboyé.

Les allées du parc sont dégueulasses. Quelque chose se fait et se défait sous la semelle de mes baskets telle une pâte incohérente. Dans le sable, on trouve du gravier, des aiguilles de pin, des bris de verre, des vieux bâtons de glace et des cartes à jouer en lambeaux. La pluie ramollit et agglutine ces matériaux hétéroclites en une substance amorphe qui enveloppe mes chaussures. Al faut plusieurs passages pour les faire disparaître entièrement sous la pâte. Pendant ce temps, je marche vers le lieu du rendez-vous et le frottement des grains de sable contre mes semelles en polystyrène-butadiène-styrène produit un couinement semblable aux cris d'angoisse des petits animaux

(oisillonz affamæs, lapanz abandonnæs, hamstèz blessæs) tels que je les imagine.

Le sol est détrempé, les chemins et les pelouses sont floues comme si l'averse avait systématiquement enveloppé chaque brin d'herbe dans une goutte d'eau. Ça pleut depuis quelques heures, en quantité suffisante pour atténuer la touffeur de ce début août et débarrasser les immeubles de la fine pellicule de poussière qui les recouvre. Un halo lumineux encercle la bibliothèque. Les contours du bâtiment en briques rouges tremblent légèrement dans le brouillard. Le parc est quasi désert.

Dans le kiosque à musique, des danseuses ondulent comme un banc d'algues. Iels font la fête sans bruit, un casque audio fiché sur la tête, autour d'un autel consacrant un ordinateur portable et une antenne Bluetooth. Iels se regardent à peine mais semblent communiquer efficacement grâce à leur voûte plantaire frappant le plancher de danse. Sans se rapprocher ni se toucher, iels se mélangent jusqu'à former un seul organisme avec une myriade de pattes.

Je ne suis pas seul·e à observer la scène. De l'autre côté du kiosque, deux promeneurs bavardent mollement en regardant les fêtarz. Un peu plus loin, près des échiquiers géants, une bête poilue (à cette distance, je la prends pour une botte de foin) me fixe avec une insistance dérangeante. Troublé·e, je baisse les yeux et vois plusieurs limaces tractant leur petit corps orangæ tout autour de moi, dessinant avec leur mucus des lettrages inconnus.

*

On a convenu de rien en cas de mauvais temps, alors je me suis équipé·e en conséquence (heureusement qu'on a inventé le tissu déperlant). Avant de sortir, je me suis savonné·e le visage et parfumé·e les aisselles avec la verveine citronnée qui s'épanouit sur mon balcon. Et puis j'ai caché un livre important mais minuscule dans mon chignon crépé et fixé par une grande quantité d'épingles (compter les barettes me détend au point que je finis toujours par oublier le comptage et penser à autre chose). Mon téléphone autour du cou, je me suis regardé·e dans la glace et en prenant une intonation loubarde formée avec la poussière de mon inconscient télévisuel, je me suis entendu·e dire : « Mon·ma gonze·sse te voilà bien camouflé·e ! »

Al faut dire que la fermeture de mon manteau de pluie est digne d'un vaisseau spatial. J'adore la quantité débile de boutons-pression, crochets et zips qui ornent le ciré même s'ils me font craindre le pire pour ce soir. Parce que dans la série des sensations désagréables qui suivent les performances en public (spécialement les fois où je suis vraiment *dedans* et à chaque fois que le stress retombe), tous mes sens se détraquent, en particulier la vision. Je deviens incapable de regarder la moindre surface blanche, qui me paraît aussi aveuglante que le soleil. Et puis les objets ont la bougeotte, les contours du monde se mettent à frissonner, les lettres des mots se mélangent, bref une instabilité généralisée me gagne. La seule chose à faire est de m'allonger avec une serviette chaude sur le visage et attendre que ça passe. Heureusement, le bureau de F. situé dans le fond de la galerie, un peu

à l'écart, est muni d'un canapé plutôt confortable. D'habitude, c'est là que je m'installe.

C'est comme ça que les choses ont commencé avec Sam. Iel s'est approché de moi après une performance cherchant à engager la conversation. N'étant pas vraiment d'humeur, je suis resté·e plus ou moins muet·te. Iel a partagé avec moi quelques réflexions au sujet de ma performance avant de repartir à reculons. C'est en tous cas ce que je me suis imaginé. Quand j'ai soulevé la serviette qui était posée sur mes yeux, il n'y avait plus personne mais sa voix, elle, m'était restée dans la tête.

«7U 45 P4553 UN3 8oNN3 501r33?»

*

Et donc, une fois installé·e dans mon imperméable, je me suis mis·e en route, au pas de course, en direction de la pierre *aux flammes*. J'espère trouver dans les parages un auvent, un kiosque, un arbre au feuillage suffisamment épais pour nous protéger de l'averse, Sam, moi et le mini livre qui (difficile de penser à autre chose) niche dans ma coiffure (à peine quelques grammes qui m'obligent à me tenir droite). Depuis qu'iel me l'a offert, une injonction douloureuse me commande de tenir ce texte contre moi: dans mes cheveux le jour, sous mon oreiller la nuit. Bien sûr que ce n'est pas le crépage ou l'épinglage du chignon qui importe (la coiffure doit se contenter de tenir, elle peut même être visuellement ratée) mais le livre qui ne doit en aucun cas être abîmé (quelques gouttes de pluie suffiraient à ruiner le texte).

L'autre jour, l'objet a chuté sur le présentoir de l'épicerie de denrées en vrac, dans un bocal de sucre ouvert. Mon visage est devenu cramoisi quand mon collègue, se tenant les côtes, littéralement plié en deux de rire, m'a accusé d'avoir «le cœur qui mouille», selon son expression. Au premier abord, une telle hilarité paraît disproportionnée. Mais attendez de connaître la suite. La main de mon collègue était couverte de sucre et son poing serré sur mon trésor. La fureur m'a d'abord empêché·e de le remarquer, comme m'a visiblement échappé l'instant où il a plongé sa patte dans le bocal pour s'emparer du livre. Je ne risque pas de l'apprécier plus, mon collègue. La plupart du temps, je fais des efforts pour le traiter avec tolérance, surtout quand il m'agace. J'essaie de rester ouvert·e d'esprit quand il raconte des blagues pas très subtiles et de me montrer compréhensif·ve quand il devient lourd. Bref, je lui accorde souvent le bénéfice du doute. Alors une plaisanterie de ce genre est peut-être sans surprise venant de lui, mais reste que pendant de longues minutes le livre est dans sa main et moi, désespéré·e et en colère, j'ignore comment le récupérer.

En dehors de cet incident, l'objet ne m'a jamais quitté (bibliochignon le jour, biblioreiller la nuit). Ce qui explique sans doute ma rumination mentale pendant tout le trajet vers la pierre *aux feelings*, cherchant à anticiper, voulant à tout prix savoir si oui ou non, nous y serions bien abrités, Sam, le livre et moi. Au sujet de la pierre, si on voulait à tout prix employer l'appellation commune, il faudrait dire pierre *aux demoiselles* ou pierre *aux amantes* (ça

en fait déjà deux), comme la nomment ceux qui sont très fleur bleue (Sam sait l'être plus que moi). Pour ma part, j'aime dire pierre *aux fæs* ou pierre *aux filles*, parfois pierre *aux femen* ou pierre *aux fumées*, tout dépend du contexte. Quel que soit son nom, la situation de cette pierre dans le parc, protégée par de grands arbres, dans une impasse qui force les promeneurs à rebrousser chemin, la rend fort pratique pour les rencontres secrètes.

Le bloc mesure trois mètres de longueur, un mètre vingt de largeur et un mètre cinquante de hauteur. La face sculptée représente quatre créatures humaines ne portant ni chapeau ni couronne, vêtues d'un genre de tunique, tenant dans leurs mains, ramenées au milieu de la poitrine, un sac. La tradition raconte que la pierre *aux feux* recouvre la sépulture de quatre amanz malheureux qui, épriz de la même personne, furent tour à tour choisis et abandonnæs, moururent consumæs par le même chagrin. L'amoureux aurait été enterræ avec elleux mais aucun ossement n'a été retrouvé par les archéologues.

Aujourd'hui on pense que ce bloc erratique fait partie des vestiges d'un lieu de culte disparu ayant servi dès la fin de l'âge de la pierre polie. La face sculptée n'est apparue que plus tard, taillée d'après la tradition, par des fæs locales. Au commencement, on a adoré la pierre. Ensuite, on a ajouté une inscription pour préciser l'objet de l'adoration.

- 1) Des personnes transportant quelque chose d'important dans un sac.
- 2) Les possibilités contenues dans le sac.
- 3) L'absence de couronne.

4) Le fait même d'être plusieurs.

J'imagine mal que le sac soit vide. La question de savoir ce qu'il contient paraît cruciale. On peut bien trouver ça décevant ou ridicule mais le sac contiendrait une variété commune d'avoine. À propos des fæs locales à l'origine de la sculpture, on raconte que la nuit aels dansaient jusqu'à ce que l'herbe brûle sous leurs pieds. On dit aussi qu'aels couraient vite.

On est dimanche. Pressé de retrouver sǽm amoureux, Maggie se précipite dans le parc désert. Sam l'attend près de la pierre *aux nombreux noms* en fin de matinée. Par accident, Maggie a laissé tomber le message de sǽm tendre ami dans une flaque boueuse. La pluie a fait sortir tous les limaces cuivrés qui rampent en traçant des lignes courbes sur l'allée principale. Maggie zigzague entre les mollusques rouges et court en tenant les bords de sa capuche imperméable. Dessous, à l'abri de la pluie, sǽm chignon dissimule un tout petit livre d'amour. Læ jeune femme est rapide comme un fæ. Elle croise sur sa route quelques danseurs et promeneurs de chiens. On annonce de violents orages dans l'après-midi et ça pleut déjà des cordes. Un flot de pensées disparates traverse

l'esprit électrisé de Maggie, tandis qu'une pâte sablonneuse recouvre entièrement ses baskets.



jè u b1 du malheur 2 npa t croisé ojd.
cmt y remédié?

*chri, jè ressu to sms tro tar.
6 tu vE venir 2m1 a la mm eur jy serè.*

jvoi lmnd + bo quil nlest dpui notr dernié rdv.
jè b1 pEr davoïr pRdu tt lucidité. ma konsci1ce
séparpill ds léz èrs é on m dit ke jè lèr beta.
cé 2 ta fote

*6 tu vE fR 1 tour a la campagn, vi1 m prendr a
midi. chui mètress 2 ma journé. mn cœuré a twa.*

jm charj du pic nic. pa 2 véhicul pr ns conduire. fè 1
doub nœud a te botine 2 march é prend 1 chapo.

sam 2 mn keur, tn kdo nkite + m chevE.

« mn keur vE êtr ds 7 marguerite » jnpE pa dir miE.

jcompte lé eur ki m sépar 2 notr proch1 rdv.

darlinx, jv o koncert csoir ac V. soi pa jalouz é
voyon ns 2m1. pardon pr mn grifonaj, la soaré
diéR étè crevante. dpui, impossib 2 remué lé doig.

*cmt npa êtr jalouz? chui alla manG 1 plato duitr
pr m konsolé, résultat chui toux verx é o fond 2
mn lit. jtrvrè b1tot cmt m fR pardoné. en atendan,
mok twa 2 mwa, jl mérite b1.*

nsoi pa bÊte, jnm moquerè pa. guéris é rev1 vite.

*tendr bouton, chui guériz é impati1z 2 te voir.
jt aten près dla pier o fé dimanch a 11h.*

Les premiers jours de l'été, à la fin d'une soirée ennuyeuse, j'ai trouvé un message dans la poche de mon blouson. Un vieux bristol remontant à l'âge du dindon, et rose s'il vous plaît, avec un texte cucul la praline rédigé en anglais facile.

« May I have the pleasure of escorting you home this evening? If so, keep this card. If not, please may I sit on the fence and see you go by? »

À ce moment-là, j'ignorais qui était Sam, l'autaire de la carte. Était-ce un pseudonyme? S'agissait-il d'une plaisanterie? Se pouvait-il que ce soit en réalité un coup de marketing alambiqué? Le premier épisode d'une série dont le but était de me vendre du rêve et une barrière? En tous cas je n'avais jamais reçu de message plus ridicule. Qui pouvait espérer que je prendrais cette requête au premier degré?

Une chose est sûre, ma seule curiosité m'a poussé·e à conserver la carte et à descendre dans la rue. Le ciel était encore clair en sortant de la Bouche Chérie, assez pour que je repère tout de suite lu dénommæ Sam, installæ à califourchon sur un portail de l'autre côté de la rue, à quelques mètres d'un banc public inoccupé. Cette attitude n'était pas un refus de faire comme tout le monde. Iel ne cherchait pas à se rendre intéressant mais à se rendre visible. Sam voulait attirer mon attention et l'opération avait réussi. Iel surveillait tranquillement l'entrée de la galerie, n'avait l'air ni anxieux ni peureuz, mais ne semblait pas capable de quitter son poste d'observation pour venir à ma rencontre. J'avais donc avancé vers al et je dois avouer que performer devant une foule

d'inconnuz me paraîtra toujours moins stressant que marcher en direction d'un être désiré pendant qu'il vous regarde.

J'avais donc traversé la rue au ralenti, comme si je me faufilais entre des tabliers de plomb, le buste légèrement penché en avant, déchirant l'espace devenu lourd, les bras collés le long du corps en position de flèche, jusqu'au trottoir d'en face. Pendant tout ce temps et dans une attitude contraire à mon caractère, j'avais regardé souvent mes pieds. Le creux de mes coudes était moite, et en l'espace de quelques mètres, j'avais perdu tout contrôle sur mes bras. Entre-temps, Sam était descendu de son perchoir et marchait en crabe dans ma direction. J'avais la chair de poule. De l'électricité statique soulevait mes cheveux dans les airs et la toile de mon jean semblait agitée de micro-mouvements. Le sentiment qui me dominait alors était de me décomposer à chaque centimètre parcouru. Pourtant, je n'ai pas pensé à reculer ni à m'arrêter. De son côté Sam se liquéfiait l'air de rien, trempant de sueur sa belle veste en velours. Et moi j'ai continué d'avancer, attiré-e vers al par une mystérieuse boussole.

Une fois les présentations faites, rapprochées par le partage d'une cigarette mais embarrassées par ce rapprochement, nous avons décidé de faire un détour par le lac pour profiter de la fraîcheur du soir. Iel voulait mieux me connaître, apprendre qui se cachait derrière la personne capable de « 8r0U1LL3r L35 P15735 D3 L37r3 », selon son expression. Mais j'étais sortie de la performance avec de méchantes crampes utérines (les ovaires qui se tordent sur eux-mêmes mais aussi les jambes

coupées par la douleur, et le crâne transpercé de mille petites vis, sans compter l'impression d'être parvenu·e comme chaque mois au bout de sa vie) et en attendant l'effet planant des antidouleurs, j'avais grand besoin qu'on me change les idées. Sam a tout de suite compris, je n'ai pas eu besoin de lui faire un dessin, et tandis qu'il me faisait la conversation j'ai eu tout le loisir d'écouter sa voix.

« CoMP73 5Ur Mo1 PoUr 73 CH4N63r
L35 1D335, M4GG13. »

Je l'ai immédiatement reconnue. Elle était suave, modulée, souvent voilée et parfois brisée mais avec une étonnante délicatesse, comme si on écrasait des coquilles d'œuf avec la plante des pieds. L'entendre à nouveau m'avait procuré un sentiment de joie aussi retentissante qu'exagérée.

« oN F417 UN D37oUr P4r L3 L4C? »

Sam est à peine plus petit que moi. Il semble toujours plein de confiance et d'énergie. Je pense que je suis mordu·e. Est-ce que je l'aime? Oui, je crois bien. La passion amoureuse se traduit chez moi par le désir de me glisser dans la vision de l'autre, de lui emprunter ses yeux, de me mettre à voir le monde comme il le voit, d'en profiter pour me débarrasser de moi-même, et jeter au rebut ma vieille caméra. Pour réaliser ce genre de mouvement (adopter les plis d'un autre), les détails sont utiles (telle cicatrice en forme de fer à cheval au-dessus du coude), éviter les grandes questions (somm-

nous vraiment compatibles?), ne pas s'attacher aux évidences (iel a de beaux yeux) mais chercher les petites anomalies (sa cigarette, iel la tient entre le majeur et l'annulaire).

Notre premier rendez-vous a d'ailleurs été l'occasion d'enregistrer mutuellement quelques détails. Iel portait sa cape volontairement de travers. Les boutons de ma chemise étaient accidentellement dépareillés. Ses cheveux brillaient de cent coups de brosse. Ma coiffure était passable, le chignon tenait tout juste. Iel semblait imberbe. Je n'étais visiblement pas épilé·e. Sous mes ongles al y avait du charbon de bois. Iel était propre comme un sou neuf. Son état d'esprit était pastel et le mien, hautement saturé. Je transpirais en rougissant. Iel rougissait en transpirant. Nous portions le même modèle de baskets.

« oU V45-7U 73 841GN3r D'H4817UD3? »

Pendant la promenade, nous avons marché lentement, nous arrêtant au moindre prétexte, commentant tout ce qui se trouvait sur notre chemin, retardant le moment de se séparer. Les bords du lac étaient peuplés de cygnes et de foulques cherchant de la nourriture et des matériaux de construction. Les promeneuses attendaient en rang devant la porte du glacier Arlecchino, débattant des meilleures combinaisons de parfum. « Cannelle + Pistache? Passion + Fior di latte? Jamaïque + Banane? » L'eau du lac dégageait une puissante odeur d'algues qui donnait envie d'aspirer l'oxygène à plein poumons. Les mâts

des bateaux s'entrechoquaient à contre-temps de notre marche tendre et molle. À croire que nous avançons dans du sirop, que nos cellules étaient faites de guimauve, que nos esprits languides flottaient comme des manches à air au-dessus de nos têtes. On est tout à fait en droit de se demander comment, dans ces conditions, nous sommes parvenus à retrouver le chemin de mon appartement.

Enfin arrivés devant mon immeuble, après avoir échangé nos numéros de téléphone, nous nous sommes embrassés.

Assez vite, ils tombent amoureux. Al s'ensuit un intense échange de sms que chacune relit et analyse dans les moindres détails. Tout a commencé avec le hasardeux Sam qui glisse un mot imprimé sur papier rose bonbon dans la veste d'une Maggie dubitative. Par pure curiosité, il s'est rendu au rendez-vous fixé devant la Bouche Chérie par l'autrice de la carte candy pink. Le temps est lourd et de l'électricité statique agite les cheveux de Maggie tandis que, regardant ses baskets, il traverse la rue. De l'autre côté, perché comme une corneille brillant sur un banc public, et ne laissant rien paraître de sa nervosité, Sam sue à grosses gouttes. Ensuite, ils vont se promener sur les quais où ils observent les mouvements du yin et du yang lacustre, sous

l'apparence d'un groupe de cygnes et de foulques superactifs. Sur le port, ils croisent comme dans un rêve des centaines de mangeurs de crème glacée. Légèrement ébêtés, les réflexes diminués par l'amour naissant et le cœur palpitant, ils parviennent tout de même à retrouver le chemin du retour. Au pied de l'immeuble, Maggie embrasse Sam, avant de disparaître, aérien et caracolant, dans la cage d'escalier. Ou est-ce Sam qui embrasse Maggie avant de se dissoudre, flottant et rieur, dans la nuit noire ?



MeteoAficionado, 20.06.2021, 15:13

Bonjour, al ne me semble pas que la photo d'ouverture soit celle d'un arcus mais plutôt du mésocyclone d'une supercellule coupé par le courant descendant arrière (rear flanking downdraft), lui donnant la forme caractéristique du fer à cheval (horseshoe shape).

Dans cette configuration, al semblerait bien qu'un nuage-mur (wallcloud) et son « inflow tail » soient apparents au nord du fer à cheval comme attendu. L'orage qui a traversé la Gruyère cette nuit semblait quand même avoir des caractéristiques supercellulaires, vous avez des statistiques concernant le nombre de supercellules enregistrées chaque année en Suisse ?

Merci pour votre réponse.

Devant le kiosque à musique, j'observe encore quelques secondes les danseuses tourner sur elles-mêmes comme des filaments de sucre dans une machine à barbabapa avant de repartir dans la direction de la pierre *aux féministes*.

Une pierre massive, abondante en écritures, rainures, cannelures, je dis croyant parler dans ma barbe pourtant je hurle au point que de l'autre côté du kiosque les deux promeneurs lèvent la tête.

— Je vous demande pardon?, dit lu premiex.

— Comment?, je réponds sur un ton ultra désagréable.

— Vous avez crié dans ma direction, poursuit le personnage trop poli.

— Je ne crois pas, je persiste en regardant théâtralement dans la direction opposée (en vérité j'observe lu chien rappelant un tas de paille qui vient de contourner le kiosque à musique et se dirige vers nous).

Mais d'abord pourquoi lu promeneur entame la conversation alors que je suis loin et visiblement pressé·e d'aller quelque part ? Je n'ai vraiment aucune envie d'avoir une gentille conversation avec un casse-pied. De toutes façons, je ne saurais pas quoi dire au sujet des orages, de l'entretien du parc ou des animaux domestiques. Alors est-ce par culpabilité ou excès de politesse que je feins de m'intéresser quand même à la leçon du promeneur ?

L'animal qui s'approche de nous vient de Mongolie. Son nom dériverait de l'expression « marchandises diverses » inscrite en mandarin sur les caisses qui importèrent les premiex chowchowz en Angleterre. La reine Elisabeth en possède an

qu'elle adore. On prononce « tchowtchow ». Iel est an « chien-lian boursoufflæ » selon l'expression populaire. Son crâne plat rappelle celui de l'ourx, sa truffe est sombre, ses yeux en amande sont petits, la pointe de ses oreilles triangulaires est arrondie, sa fourrure est ocre orangé (feu ou brun rougâtre), et dans sa gueule tout est bleu (le palais, les gencives, la langue, les lèvres).

Al est déjà onze heures moins le quart et j'écoute la leçon d'une oreille, espérant encore arriver la-e premier-ère pour voir Sam apparaître entre les arbres (et non l'inverse). Marcher sous son regard me paraît insurmontable. La puissante honte que j'éprouve rien qu'en imaginant la scène me persuade que je me prendrais les pieds dans mon imperméable, trébucherais sur une racine ou perdrais carrément connaissance en admirant les hautes branches du cèdre de l'Himalaya.

La dernière information qui me parvient clairement concerne la reine Elisabeth qui adore so chowchow. Mon attention est captée par lu chien aux yeux vifs maintenant tout près de moi. Profitant du blanc qui suit, j'adresse un salut conforme aux règles à mon interlocutaire et reprend ma course. À la minute où je m'en vais, lu chowchow secoue ses poils en projetant de la boue partout autour d'al puis accélère pour me rejoindre, alors que je sprinte déjà en direction de la pierre *aux failles*.

*

Bondissant comme une chèvre sous l'averse, j'arrive trempé-e jusqu'aux os mais en avance à mon rendez-vous avec Sam. Lu chien me suit toujours

et je n'y prête plus vraiment attention. La pierre *aux filles* est sèche, surplombée par un arbre touffu et imposant. Un parfum que je n'identifie pas me chatouille les narines. Les premières branches se déploient quelques centimètres au-dessus de ma tête, formant un toit qui garde mon crâne, et ma chevelure-bibliothèque, au sec. Les aiguilles, qui pendent par bouquet de cinq, sont douces au toucher et aussi longues qu'une main, de la racine du poignet au bout du majeur. Les cônes font la taille d'un paquet de biscuits et forment des grappes couvertes de résine. L'écorce de l'arbre est brune avec des reflets orange comme la peau de certaines limaces. Sa puissante odeur de térébenthine me pique le nez. J'en ai les larmes aux yeux et m'appuie au tronc pour reprendre mes esprits.

J'extirpe ensuite un journal de la veille rangé dans une manche de mon imperméable. Une fois disposés en damier sur le sol, ses feuillets formeront une couche isolante qui protégera nos corps de l'humidité. En me redressant pour inspecter mon travail (les côtés de mon rectangle bougent, ça commence bien), je constate une infinité de salissures, de plis et de taches sur le texte imprimé, le tout produisant par accumulation un plaisir visuel si complet que le devenir-couchette de mon vieux journal ne fait plus aucun doute. Et puis, je m'installe sur le lit de fortune dans une posture que je n'ai pas le temps de travailler puisque Sam fait déjà son apparition derrière la pierre *aux flammes*.

Habillæ comme an enfanx déprimæ face à l'avenir (préparæ pour tous les changements climatiques), Sam porte une pélerine à carreaux sur

une veste, sur un gilet, sur une chemise, sur un marcel, dans un pantalon en toile, sur un slip qui est aussi un maillot de bain. Ses orteils moulés par des chaussettes en microfibres capables d'absorber sept fois leur poids en eau, remuent pour évacuer le stress, à l'abri de mon regard, dans des baskets respirantes. Son front et ses joues battues par la pluie sont rose. Le bout de son nez, ses yeux et ses lèvres, mouillées et brillantes comme une roche de rivière. Iel ôte son bob de pluie, le dépose sur ma tête en guise de bonjour (un réflexe me fait rentrer le cou dans les épaules pour protéger le livre), et secoue son sac-à-trimbaler en toile au-dessus de la nappe. En tombent, dans le désordre, deux sandwiches aux champignons, une bouteille de sirop de sureau, un lot de pêches de vigne et un manuel de chiromancie.

Lu chowchow, lovæ entre deux racines à quelques mètres de nous, sursaute au moment de l'impact des fruits sur le sol alors qu'iel se laissait glisser dans le sommeil. L'animal nous jette un regard ennuyé puis reprend sa course immobile vers des rêves de grosse pluie (qui sait?), de limaces, d'êtres et de formes ondulantes. Sam accroche son imperméable sur une branche et lisse plusieurs fois les pans de sa veste en velours (couvrant le tissu d'écritures abstraites) avant de venir s'asseoir en tailleur sur le tapis de fortune, une jambe repliée par-dessus l'autre à la manière d'an yogix. Sa présence réchauffe instantanément l'air autour de moi. Le changement de température provoque un frisson visible (mon corps s'accommode, réagit, se prépare) que Sam interprète comme le signe que j'ai froid. Alors iel pose sa main sur mon dos et

entame des mouvements circulaires comme s'il actionnait une manivelle thermique située dans la région des omoplates.

Maggie s'est arrêté devant un kiosque peint en vert. Des danseurs ondoyants et silencieux pivotent au son d'une musique indéterminée qui passe dans leur casque. Maggie marmonne quelque chose à propos de la pierre *aux dix noms* et un promeneur de l'autre côté du kiosque en profite pour engager la conversation. Par politesse, il écoute la casse-pied lui dire tout ce qu'il sait au sujet d'une chienne à l'allure d'ours appelé « tchowtchow ». Un gros nuage en forme de fer à cheval flotte au-dessus de leur tête. Profitant de l'apparition de l'animal, Maggie parvient à s'extraire de la situation et reprend sa course folle vers le bloc erratique de l'amour. Talonné par la chienne sans maître, il arrive la première sur les lieux et fabrique une nappe de fortune en étalant par

terre les feuilles d'un vieux journal. Quelques instants plus tard, Sam l'æ rejoint sous le grand arbre, trempé jusqu'aux os et les larmes aux yeux. En cause le parfum de térébenthine ou l'émotion de retrouver s'æn bea . Le pique-nique se compose de sandwich au pain mou et de pêches fameuses. Maggie est surpris , Sam est venu avec un manuel de chiromancie.



page une
Mggaie,

page deux
Peness-tu à moi assui svnouet
que je pnese à toi ?

page trois
Je liasis dnas le slaon qnuad j'ai cru
voir ton rfeelt dnas le mrioir
au-dseuss de la cehmniée.

page quatre
Tu ne peux pas svaoir
à quel pnoit je [illisible].

page cinq
Tnat de boneuhr, c'est [illisible].

page six
Ne diaaisprs pas.

page sept
Sma.

page huit

Sam veut savoir si j'ai faim, la réponse est « oui ». Iel a haché une poignée de chanterelles jaunes et quelques trompettes de la mort, les premières de la saison. J'inspecte le sandwich savamment enveloppé dans un mouchoir. Le nœud qui scelle le paquet est si joli que je n'ose pas le défaire. Iel a fait suer le tout dans un peu de beurre avant d'ajouter du persil cisailé. La chair extrêmement lisse des champignons renferme de petites aspérités, du sable qui fait grincer les dents et contraste avec un sirop fongique et fruité dans lequel j'irais bien nager. Le sandwich que nous allons manger a un parfum d'orange et de mirabelle. Le mélange est juteux, ça risque de couler. Avant de le goûter, je dois consacrer de l'attention à l'emballage, faire honneur à chaque pli réalisé. Je dois mémoriser ses contours pour enregistrer le travail amoureux des mains de Sam qui a pris la forme d'un mouchoir noué autour d'un sandwich. Le stress m'a coupé l'appétit, mais quand je lève la tête, Sam a déjà entamé son sandwich et coincé le mouchoir à la hauteur des seins, dans l'encolure du marcel, pour en faire une bavette. Iel affiche un sourire bête et j'ignore à cet instant que moi aussi.

Sam mange en faisant jaillir entre les tranches de pain une bouillie qui ressemble à de la terre. Les dents brunies par le mélange, iel exagère la mastication pour m'inviter à faire comme lui. Dès les premières morces, ma bouche est luisante de beurre. La sauce a coulé sur mes mains constellées de miettes comme des taches de rousseurs. Mon sourire imbécile laisse apparaître des touffes de persil logées entre mes dents comme de la

mauvaise herbe. C'est une supposition, je n'ai pas de miroir sur moi. Manger un tel sandwich demande un engagement physique pour retenir la mixture brune qui s'échappe à chaque fois qu'on presse un peu trop fort sur les tranches de pain. Pas la peine de m'essuyer mais impossible de ne pas sourire. Heureusement, si j'ai pu craindre de paraître disgracieux·se, maladroit·e ou stupide, ça ne me tracasse plus. Ça m'amuse au contraire de me découvrir capable de manger aussi salement devant quelqu'un. Je n'ai d'ailleurs pas le temps de me rincer les doigts au robinet infini (la pluie n'a pas cessé de tomber) que Sam attrape ma main droite et se met à l'examiner avec une concentration qui serait comique si le contact n'était pas si perturbant.

*

Iel caresse les contours de mes doigts provoquant une légère paralysie mentale, un état d'hébétude, une douce sidération qui me rend cotonneux·euse. Je ne serai pas étonné·e d'apprendre que dans cet état mes pupilles clignent. Un phénomène étonnant se produit. En passant sur les lignes de ma main, iel me les rend visibles. Iel les touche, je les vois. Mes mains sont ridées et sur la plupart des doigts, la dernière phalange se termine en dé à coudre. Sam les essuie doucement avec son mouchoir et je me sens redevenir bébé. Iel m'explique les formes les plus évidentes. Une croix sur telle phalange est bon signe. Une étoile sur telle autre, pas terrible. Mes yeux suivent le doigt qui effleure la *plaine de Mars* jusqu'à l'endroit où la ligne se

brise. La douceur du toucher contraste avec le malaise visuel causé par les dizaines de traits constellant mon épiderme comme de petites échardes.

— C'est forcément mauvais signe, dis-je parcouru·e de frissons.

En attendant, une brûlure agréable est née sous le doigt de Sam qui se déplace à une vitesse de trois centimètres par seconde à la surface de mon épiderme. Mon corps émet un grésillement semblable à celui du disque vinyle sous l'effet des caresses qui, si elles se limitent encore à la main, diffusent leur chaleur dans le dos, les aisselles, le cuir chevelu, l'intérieur des cuisses, l'arrière des genoux. Quand je réalise que Sam a fermé les yeux, je les ferme à mon tour. Mes vêtements sont frais au toucher, mes cheveux crêpés qui ont gonflé à cause de l'humidité, font penser à la mousse qui recouvre les pierres de la forêt. Par la pensée, je repère le livre minuscule dans mon chignon (1, 2, 3 je le vois), et cette capacité visionnaire semble directement liée aux caresses qui se poursuivent maintenant sur mon avant-bras. Cherchant à masquer mon trouble, je parle. Mais au lieu de dire qu'iel électrise, allume, fait palpiter quelque chose en moi, je prétends juste que son doigt me chatouille.

Pour accéder à la visualisation des éclairs dans l'application, il faut sélectionner :

Animation > Précipitations et foudre.

Ensuite, sélectionner le bouton rond avec l'icône d'un éclair, comme indiqué par la flèche rouge sur l'image.

Sam a préparé des sandwiches aux champignons. Emu par le parfum d'orange et de mirabelle, mais l'appétit coupé par le stress, Maggie ne mange pas tout de suite et commence par enregistrer dans sa mémoire chaque détail du repas. Sam est une fine cuisinière et possède une maîtrise subtile de l'emballage. Sentimentale, Maggie considère toutes les actions de son chère Sam (poser un bob sur sa tête, nouer deux fois le mouchoir autour du sandwich) comme des signes d'affection voire de potentielles déclarations d'amour. Pour le moment ça pleut mais on attend dans l'après-midi de brusques et puissantes décharges d'électricité atmosphériques, avec éclairs et coups de tonnerre. Maggie et Sam mangent aussi salement l'une que l'autre ce qui leur fait encore un point commun. Ils gardent les

bonnes pêches pour plus tard et se lancent dans une séance de chiromancie en attendant d'avoir à nouveau faim. L'intensité avec laquelle Sam scrute la main droite de sœn amoureux a quelque chose de comique, mais Maggie, troublée et incapable de rire à cet instant, retient son souffle.



AmateuricePassionnæ, 20.06.2021, 18:53

Bonjour, dans l'application mobile lorsque le risque d'orage (éclair jaune) s'affiche sur un nuage blanc et un soleil jaune, ça le rend plus difficile à voir que le classique nuage blanc sur soleil jaune.

Serait-il possible de changer la couleur de l'éclair afin de le rendre plus lisible ?

Merci d'avance pour le changement.

Je me suis endormi·e. Dans mon rêve, lu chowchow m'observe en silence manger une pêche de vigne. La peau du fruit est poilue comme des jambes de jeune fille. Je mords dans la pêche une première fois puis détache la peau avec mes canines jusqu'à ce qu'une petite bande cède puis une autre. En me regardant faire, lu chowchow sort la vapoteuse de sa bouche et m'adresse la parole d'une voix endormie et traînante : « Avec le nez que tu as, tu ne vas jamais pouvoir jouer la tragédie parce qu'on ne peut pas le prendre au sérieux ce nez-là. » L'instant d'après j'ouvre les yeux.

Lu chien a posé sa tête sur ma hanche. J'ignore depuis combien de temps iel est installæ là, à me regarder dormir. Pourtant convaincu·e que ma conversation avec lu était un rêve, j'hésite à lu dire de se déplacer, craignant qu'iel me réponde. Sam dort encore, enroulæ dans un tas de vêtements. Je voudrais m'allonger contre lu. Me coller en suivant au millimètre près la courbe de son dos. Après quelques secondes d'hésitation, je fourre mon nez entre ses omoplates, cale mes jambes dans le négatif de son corps, emmêle mes pieds dans les siens et plein·e d'espoir, je ferme les yeux pour que la nuit sous toutes ses formes retombe sur nous. Bien sûr c'est un échec, le monde ne disparaît pas, lu chowchow renifle mes chaussettes, le sol est dur, le vent souffle, le ciel est noir, un orage terrible arrive et j'ai réveillé Sam.

En baillant, iel attrape mes mains, s'étire en faisant craquer en chœur nos colonnes vertébrales puis croise mes bras sur sa poitrine comme s'iel cherchait à faire un nœud. Son odeur est un cou-

loir dans lequel j'aimerais m'engouffrer. Au lieu de ça je me relève et enfile mon pull sans réfléchir, comme je le fais d'habitude, les bras en premier, la tête ensuite. Sam paraît scandalisæ. Ou amusæ. En réalité, je suis incapable de deviner ce qu'iel pense. J'envisage une seconde la possibilité qu'iel me quitte en découvrant ma façon de mettre les pulls, mais iel regarde déjà ailleurs. Des corneilles se battent dans le ciel obscurci par l'orage qui vient.

J'extirpe doucement mon pantalon de l'amoncellement de tissu qui recouvre Sam. En enfilant une jambe dans le vêtement, mon pied heurte un objet. Petite chose compacte et angulaire, je reconnais tout de suite le livre minuscule. Mon hypothèse se confirme en palpant mon crâne, le bibliochignon s'est effondré. Alors j'attrape le livre et tente de le faire tenir sur le sommet de ma tête, constatant au passage que quelques gouttes de pluie sont tombées sur le texte (je suppose que ça devait arriver). Une fois l'objet remis en place, je rassemble mes cheveux en queue-de-cheval, et les fais spiraler comme de la guimauve autour du bouquin minus en piquant une épingle à chaque passage. Au final, et même si la bibliocoiffe manque de s'effondrer plusieurs fois sur elle-même, ça tient. Sam, qui assiste avec intérêt à l'exécution du chignon spirale, détourne de temps en temps les yeux comme s'iel craignait d'être hypnotisæ par ma chevelure.

*

— Alors, tu me racontes?, iel demande en ramassant les feuilles de journal étalées par terre.

(Par où commencer?)

— J'ai passé mon enfance nu·e et heureux·euse. Rien de plus à en dire car j'ai tout oublié.

— Tu plaisantes?, s'enquiert avec douceur Sam à quatre pattes, tandis que nous essayons de réorganiser les pages comme si cela avait encore de l'importance.

Je contourne sa question en déclarant que celui que je suis aujourd'hui parle le langage des esprits, des animaux, des tables et des vieilles dames. Sam me croit sur parole et me demande à quoi ressemble le langage des objets perdus que je prétends aussi connaître.

— C'est assez difficile à expliquer mais les objets parlent et je devine où ils sont. Enfin, pas à tous les coups. Ce n'est pas une science exacte. D'ailleurs le livre est tombé de sa cachette tout à l'heure sans que je m'en aperçoive.

— La langue de ce livre serait-elle hors de portée pour ton esprit perspicace?, me lance Sam amusæ.

Désolé·e de ne pas avoir de réponse à cette question, je suis troublé·e par tout autre chose. Une prise de conscience inattendue. Dans les yeux de Sam, ma gaucherie s'est transformée en séduction. À travers son regard, tout change. Ma bizarrerie devient une puissance d'agir, mes doutes autant de nuances, mes angoisses le signe que le monde ne m'est pas indifférent. Sam est un miroir qui réfléchit ce que je suis incapable de voir. Mais pour revenir à sa question, je ne prétends pas maîtriser les choses et Sam a peut-être bricolé de la magie avec ce livre.

— J'ai toujours été bricoleuse, déclare-t-iel en gonflant la poitrine.

— Aide-moi à me relever au lieu de te vanter, je dis en respirant à pleins poumons l'oxygène partagæ.

*

Par chance l'averse s'est un peu calmée, nul besoin de courir dans la boue pour rejoindre la place Roussopoulos. L'humanité pourrait avoir disparu pendant notre absence qu'on aurait l'air de s'en fiche complètement. Tout ce qui compte maintenant c'est bondir ensemble à travers le parc, se laisser propulser par une vitalité multipliée, slalomer entre les flaques, courir jusqu'à la femme à la caméra, et à l'arrivée, li toucher le sein en signe de ralliement. La statue est à peine plus grande que nous et pourrait sembler ridiculement petite, encerclée par le Grand Théâtre, le Conservatoire et le Musée. Mais elle se tient droite. Sa silhouette paraît solide, stable. Et elle arpente tranquillement la place, une caméra entre les mains.

Le monde aurait-il vraiment changé pendant qu'on se pelotait sur la pierre *féminiforme* ?

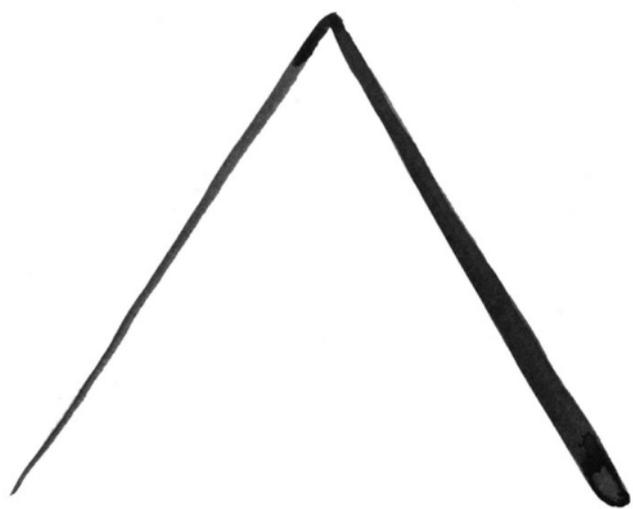
Si un baiser avec la langue faisait partie d'un engrenage capable d'améliorer les conditions de la vie sur terre, ça se saurait, non ?

En faisant un premier tour sur moi-même, je remarque des barrières en bon état, des façades récemment nettoyées, des chaussées adaptées aux véhicules utilitaires sport et des pelouses taillées aux ciseaux à ongles. En tournant à nouveau mais un peu plus vite, je repère des câbles,

pylônes et boîtes électriques, bouches d'égouts, bornes d'incendie, caninettes, affichettes, caissettes, banquettes et bannières aux couleurs vives. En pirouettant les yeux fermés, je respire le parfum mêlé du bitume chaud, de l'herbe détrem-pée, des gaz d'échappement, de la friture de pois-sons et des algues lacustres. Rien ne semble avoir bougé. Et puis, me hissant sur la pointe des pieds, je colle un œil dans l'objectif de la caméra prête à voir apparaître l'iris vibrant de Roussopoulos. Je retire une épingle de mes cheveux et trace une petite spirale au centre de la lentille « pour que cette journée ne finisse jamais ».

Maggie et Sam ont dormi. Elle s'est réveillée la première, après un rêve curieux dans lequel le chowchow, tel le gros chenille bleu d'Alice au pays des merveilles, lui parle de son nez. Dans la réalité, l'animal est toujours là, peut-être vraiment doué de parole, son tête chaude posée sur la hanche de Maggie qui remue doucement pour s'en dégager. Par bonheur, l'être aimé n'a pas disparu pendant son sommeil et il tente de se coller contre son dos aussi délicatement que possible pour ne pas la réveiller. Ça ne marche pas bien sûr, Sam baille, le chien s'éloigne, quelques doutes traversent l'esprit de Maggie et on entend même des coups de tonnerre dans le lointain. Savoir exactement ce qui se passe dans la tête de l'amoureux est impossible mais Sam et Maggie apprennent néanmoins deux

ou trois choses au cours de la discussion. Comme ça pleut moins que tout à l'heure, ils rejoignent ensuite la place Roussopoulos en traînant sur l'allée centrale du parc pour observer les traces laissées dans le sable par des limaces délicates. Rien n'a changé mais tout paraît différent.



Le cocktail instabilité, humidité et soulèvement, le tout saupoudré d'une bonne dose de cisaillement, va donner lieu à des orages qui pourront être violents. Les premiers se formeront sur les reliefs en début d'après-midi.

Au vu de l'énergie collective disponible, les cellules orageuses devraient avoir un développement très rapide que l'on pourrait qualifier d'explosif. Ces orages gagneront rapidement la plupart des régions de plaine en provoquant de fortes rafales de vent, des chutes de grêle et beaucoup de pluie en peu de temps. Si les orages seront nombreux et souvent intenses, il est toujours possible que certaines zones passent entre les gouttes. Il n'est toutefois pas possible de détailler le timing exact et la localisation des cellules orageuses individuelles.

Nous arrivons main dans la main à la Boue Chérie vers cinq heures moins le quart. Quelques ami-e-x-s, trois spectateur-trice-x-s de passage et une demie-douzaine d'aficionado-a-x-s nous attendent en sirotant des bières. Dans le hall d'accueil, F., la maîtresse de cérémonie, prévient que l'événement se déroulera en petit comité (sortir un dimanche avec cette pluie a découragé bon nombre des habitué-e-x-s). Du thé à la menthe sera servi pour réchauffer le corps et l'âme malmenées par le temps pourri. Ceux qui le souhaitent ont encore quelques minutes pour aller visiter l'exposition de Maggie dans la petite salle. *Mains du médium et autres apparitions.*

— Vas-y sans moi, me dit Maggie en lâchant ma main, je les ai assez vus ces dessins.

Nous nous séparons, mais je n'ai le temps de parcourir que quelques mètres dans la grande salle avant d'entendre les coups frappés sur un verre annonçant le discours de F. Tous les regards se tournent alors vers celle qui porte, accrochée à la ceinture, une pochette style « banane » dont la forme rappelle plutôt le radis. La sacoche est ornée d'énormes pompons décoratifs couleur orange sanguine et couverte de carapaces de scarabées aux éclats métalliques. F. mettra bientôt « l'aiguille des secondes dans [notre] poche ». Après cette déclaration un peu opaque, que je suppose être un proverbe étranger, la galeriste se tait et plonge sa main à l'intérieur de son sac pour en extraire une cigarette qu'elle fait lentement remonter vers sa bouche.

L'eau qui ruisselle dans les canalisations, qui frappe le toit du bâtiment et s'écoule entre les

pavés de la rue, reconstitue dans cet espace couvert de carrelage du sol au plafond l'atmosphère intime d'une salle de bains. En réalité, le lieu est une ancienne boucherie qui avait appartenu aux parents de F. Les transformations ont d'abord consisté à vider l'espace, se débarrasser du mobilier en inox, revendre les outils et les frigos. Ensuite, elle a récuré les lieux comme si c'était de sa vie même qu'elle tentait de faire partir les taches incrustées, et une fois cet effort accompli, elle a amené des tables, des chaises et une caisse de rallonges électriques. C'est du moins comme ça qu'elle raconte l'histoire.

F. fume en nous observant calmement. Elle inhale et exhale de la fumée, mouille le filtre et paraît si détendu-e-x, ancré-e-x, solide-x que nous ne pouvons qu'attendre sagement la combustion complète de sa cigarette ésotérique. F. reprend enfin la parole pour évoquer les nouvelles glosso-lalies et l'écriture des médium-e-x-s. Maggie vient se placer à côté d'elle. Quand mon regard croise le sien, un courant chaud légèrement effervescent me parcourt des pieds à la tête. L'instant d'après, un bruit de choc et un fracas de verre retentit dans la pièce d'à côté, comme si les cadres se décrochaient et tombaient des murs les uns après les autres.

*

Pas du tout. C'est l'orage.
Oh. Rage.

On parle d'orage en météorologie, lorsque apparaissent la foudre et le tonnerre. Les orages

sont souvent accompagnés de précipitations sous forme d'averses, lesquelles peuvent être intenses sur une brève période, parfois avec de la grêle. De fortes rafales de vent se produisent généralement à proximité des orages. Dans les bulletins météorologiques, on mentionne la répartition et l'intensité des orages, parfois également la force des rafales de vent. On trouvera entre autres les termes suivants :

Orages isolés locaux.

Quelques orages.

Fréquents orages.

Lorsque les termes *fort*, *violent* et *intense* sont écrits, il faut s'attendre à des orages pouvant produire des dégâts.

*

Ensuite, Maggie se retrouve seul-e-x face à nous et la performance commence. Æl demande au public de vérifier qu'aucun rouleau de papier mâché, ni lampe de poche ou autre instrument de truccage n'est dissimulé sur æl. La situation rappelle les cercles spirites du XIX^e siècle. On avait convenu que je me porterais volontaire. Je joue assez mal la comédie, mais Maggie indulgent-e-x trouve que ça produit un effet comique dont nous devons tirer parti. Æl me demande comment je m'appelle et, gardant mon sérieux, je réponds « Sam ». Ensuite, j'inspecte son corps centimètre par centimètre en palpant ses vêtements. Mes mains tremblent un peu, pourtant je parviens à faire passer le livre

de sa chevelure à ma poche. Maggie se cache ensuite derrière un paravent pour changer de tenue. Æl ressort avec un legging noir – comme en portent les marionnettistes – des pieds à la taille et une blouse ample de la même couleur.

Maggie nous avertit que l'étape suivante prendra un certain temps, car nous allons coudre collectivement le haut du caleçon au bas de la blouse. Une onde riieuse traverse les spectateur-trice-x-s comme une vague bienfaisante et après avoir cousu æl-même les premiers points, Maggie s'arrête avec son aiguille et son fil devant chaque couturier-ière-x. Une fois que quelques personnes sont passées, le rythme est pris et on n'entend plus que le bruit du thé à la menthe fumant qu'on verse dans les tasses. Je fais le service avec l'aide de F. tout en observant la vapeur monter en formant des spirales vers le visage des spectateur-trice-x-s, floutant leurs traits.

Notre travail de couture avance plutôt vite. Par la porte entrouverte donnant sur la rue, on peut surveiller l'orage qui grossit. L'ambiance est légère, on se raconte des histoires. Plusieurs personnes gribouillent dans des carnets, d'autres consultent les derniers messages, oracles et nouvelles sur leur téléphone. Une fois la combinaison cousue, pour éviter que les coutures sautent pendant que Maggie marche, je læ guide doucement au centre de la pièce et l'aide à s'installer dans un fauteuil bleu. Les néons au-dessus de nos têtes sont recouverts de gélatines rouge baignant la salle dans une ambiance utérine. Maintenant tout est silencieux. Par la porte entrouverte donnant

sur la rue, on entend seulement l'orage qui arrive. Au bout de quelques instants, Maggie attrape une assiette en faïence posée sur le guéridon qui se trouve à côté d'æl. Au centre du plat ont été dessinés deux triangles croisés l'un dans l'autre. Æl nous demande trois mots. On lui donne « amoureux-euse-x », « heureux-euse-x » et « idiot-e-x ». En traçant les lettres sur l'assiette, Maggie nous explique que ce qu'æl tient entre ses mains est un dispositif d'hypnose. L'assiette peinte va lui permettre de fixer un point. On badigeonne le dessin avec de l'huile parce que le miroitement aide à atteindre l'état recherché et la brillance augmente simplement les contrastes. Difficile de se concentrer avec les coups de tonnerre qui retentissent dehors, mais si tout se passe bien, le dessin va d'abord se brouiller puis changer de forme pour ensuite læ conduire peut-être aux visions (qui ne sont souvent pas autre chose que notre propre point de vue élargi, bouleversé).

— Tout le monde est partant ?, demande Maggie en allumant des morceaux d'encens javanais.

Au même moment, comme le nuage annonciateur « arcus » précède la pluie et le vent, F. surgit en poussant un écran plat fixé avec un bouquet d'attaches Colson sur un meuble à roulettes. Maggie a à peine le temps de disparaître derrière le dispositif que nous la voyons réapparaître sur l'écran. Quelques rires fusent dans la salle. On applaudit, même.

Ils arrivent à la Boue Chérie un peu avant 17 heures. Devant la galerie, un petit attroupement s'est formé, des têtes connues pour la plupart, des amis venus assister à la performance de Maggie.

On sert du thé à la menthe brûlant.

On visite l'exposition des dessins médiumniques de Maggie au sujet de bras et de mains. Et on écoute avec plus ou moins d'attention le speech de F. Par délicatesse, Sam va s'installer un peu à l'écart sur une chaise pliante, laissant à Maggie, anxieuse et tendue par le trac, le temps de rassembler ses esprits. La pluie s'est intensifiée, l'orage a grossi pendant qu'on buvait l'infusion de plantes et on entend une détonation soudaine, comme un papier déchiré.

Comment savoir si l'orage est proche ? Un éclair se reflète sur les vitres de la galerie, suivi

9 secondes après par le bruit du tonnerre. Sam estime alors que la foudre est tombée à 3 km de là. D'abord assis sur une chaise, Maggie s'auto-hypnotise avec une assiette. Elle disparaît ensuite derrière un dispositif audio-visuel et on regarde une vidéo. Rires et applaudissements.

ÉPILOGUE

Punch-Hole Nuage, 20.06.2021, 22:54

Bonjour Météo Suisse,
Je ne suis pas contre des orages électriques
tous les jours mais avez-vous des bonnes
nouvelles à nous donner pour les journées
de lundi et mardi?

Pour résumer la vidéo que nous avons vue, une substance blanchâtre a commencé par sortir de la bouche de Maggie endormi-e-x, comme un ruban de papier froissé en moins dense, et à l'extrémité duquel on distinguait un morceau de doigt. Puis est apparu, comme accroché à son menton, un visage humain donnant l'impression d'avoir été dessiné et découpé dans du papier mou. Ensuite, un réseau de lignes souples comme des spaghetti a jailli à la hauteur de son nombril en remontant vers ses seins. Une main à six doigts a surgi entre-temps à gauche de sa tête. Des lettres étaient imprimées dans la paume. Une masse en forme de chaussure s'est posée sur son épaule droite. Une chose flasque est sortie du col de sa blouse. De la substance a coulé de sa bouche en se déposant par paquets sur son menton, sa poitrine et ses genoux. Sa main gauche a semblé grimper le long d'une corde liquide. Pour finir, Maggie a attiré vers æl un nuage de substance avec le faisceau lumineux d'une lampe de poche. Vingt minutes ont passé et personne n'a bougé d'un cil. Une fois la vidéo terminée, j'ai servi une deuxième tournée de thé à la menthe.

Tout de suite après, F. a mis de la musique et annoncé que nous gagnerions notre droit d'accès au buffet en aidant à découdre le costume de Maggie. À ce moment-là, l'atmosphère était tout à fait détendue, on faisait la queue devant æl pour défaire les points de coutures avec des petits ciseaux en forme de grue. À chaque fois qu'une couture cédaît, Maggie murmurait quelques paroles de la chanson qui passait dans les haut-

parleurs en prenant la voix grave et légèrement dissonante de Nico.

« Je serai ton miroir, je refléterai qui tu es », chantait Maggie, la phrase se gonflant de nouvelles significations à mesure que je me rapprochais d'æl.

Ce dimanche soir Maggie paraissait gai-e-x, serein-e-x, sûr-e-x d'æl. Pas la moindre trace d'envie de s'allonger seul-e-x dans le noir ne troublait ses traits. Au contraire, une puissante envie de rigoler semblait læ travailler. Je voyais Maggie lutter pour garder son sérieux pendant que les couturier-ière-x-s faisaient sauter les fils qui maintenaient ensemble les pièces de sa combinaison. Le vêtement s'affaissait doucement sur lui-même. Seul le corps de Maggie lui garantissait encore un semblant de forme. Une fois que tous les points auraient disparu, le vêtement se résumerait à plusieurs morceaux de tissu et une variété d'assemblages possibles.

Quand mon tour est arrivé, il restait une dizaine de points de couture à faire sauter. Maggie a enfilé la paire de ciseaux en forme de grue autour de mes longs doigts osseux (ce sont ses mots) comme deux alliances (c'est l'impression que j'ai eue). 10, 9, 8, 7, 6. F. faisait le compte à rebours. 5, 4, 3, 2, 1. J'ai terminé de découdre son costume et Maggie maintenait les morceaux de tissu serrés contre æl pour ne pas se retrouver nu-e-x au milieu de tout ce monde.

Personne ne pouvait dire quand la performance avait pris fin pour laisser place à autre chose. La soirée s'est diluée petit à petit, et la galerie s'est vidée graduellement de ses occu-

pant-e-x-s. Après avoir mangé quelques poignées de carottes trempées dans la crème de pois chiche, nous avons quitté la galerie. Nous étions soulagé-e-x-s, satisfait-e-x-s, légèrement flottant-e-x-s et joyeux-euse-x-s en sortant dans la rue. La ville avait été lavée à grande eau. Un orage spectaculaire avait eu lieu et nous l'avions en partie manqué. J'aimerais pouvoir le résumer avec une série d'onomatopées (craaac, scraaatch, braoum, pfffffft, zzzzzzzzz, woov, kraaak, pchhhhhh, trrrrrrrit, etc.), mais ça vaut mieux admettre que nous avons peut-être raté les plus beaux éclairs.

Sur le chemin du retour, le chignon de Maggie qu'æl trouvait déjà moyennement réussi, s'est effondré quand une goutte plus grosse que les autres a heurté la coiffure en son point le plus faible. Par réflexe, æl a saisi son crâne entre ses mains, pour prévenir la chute du livre indispensable, avant de se souvenir qu'il n'était plus caché à cet endroit mais rangé dans ma poche. Ma présence l'encourageait (c'est ce qu'æl dit) à « mettre moins d'épingles dans [son] chignon » (c'est mon expression) et à faire les choses à sa façon.

Je me souviens avoir attrapé son bras aussi délicatement que possible. Æl a passé l'autre autour de mes épaules pendant que j'enroulais mon bras libre sur sa taille. Ensuite, j'ai glissé ma main dans une poche de son pantalon, imitant celle qu'æl avait passée dans le col de ma chemise. Au fond de la poche mes doigts ont heurté une épingle à cheveux. Pour la saisir, j'ai lâché le petit livre que je tenais dans mon poing fermé, le restituant ainsi à sa destinataire, contre une petite tige

métallique pointue faite pour attacher et retenir des choses ensemble. Me rappelant que l'épingle avait aussi servi à écrire, j'ai saisi l'objet avec précaution et replié mes doigts dessus.

En prenant un chemin inhabituel, nous avons marché longtemps sous la pluie ainsi emmêlé-e-x-s et serré-e-x-s l'un-e-x contre l'autre.

Dans la vidéo, Maggie joue le rôle d'un médium intransé au centre d'un nuage d'ectoplasmes phosphorescents. Quand le film est terminé, le meuble à roulettes est emporté et on découvre Maggie toujours endormi, affalé sur son fauteuil bleu. On sert une deuxième tournée de thé à la menthe. On met de la musique. La combinaison de Maggie est décousue par l'ensemble des spectateurs qui se partagent une seule paire de ciseaux pour faire sauter un point de couture après l'autre. Autant dire que la soirée s'éternise mais F. est électrisé. Les corps sont détendus et les esprits assouplis. Maggie et Sam se sentent légers et réels. Par agglutination de sens, la chanson qui passe dans les haut-parleurs se met à raconter leur histoire. Maggie sera le miroir de Sam qui à son tour reflétera ce qu'il est. À partir de

maintenant les orages électriques
ce sera tous les jours ? On peut
légitimement se poser la question
à voir ce qu'al tombe dehors.

Une intense gaité tend læ corps
des amoureux quand ils quittent
la soirée, leurs pensées fluides
coulant librement, leurs bras
et jambes entremêlés, presque
confondus. Le livre retombe entre
les mains d'une Maggie transformée
et Sam se trouve chanceux de
gagner une épingle. Prenant un
chemin inhabituel pour rentrer, ils
ne sont plus que cœurs délicats
et mains émotifs, stupéfiés
d'amour sous la pluie fraîche.

COMMENT J'AI FAIT CE TEXTE

Début

En novembre 2020, on m'a proposé d'écrire un texte pour la collection *Manifestes*. L'idée était d'expérimenter les différentes formes de l'écriture inclusive dans un texte littéraire en utilisant notamment la typographie *Inclusifve*¹ créée par Tristan Bartolini. En tant que locutrice, autrice, enseignante, féministe, la question me travaille depuis longtemps. Alors quand on m'a proposé de faire ce livre, j'ai commencé par me demander sérieusement pourquoi je n'avais pas encore fait mienne cette transformation de la langue. En réalité, je m'y étais mise mais à moitié. J'employais en poésie une partie des processus langagiers de l'écriture inclusive, tout en les

1 Note de l'éditeur: pour son travail de Bachelor en Communication visuelle à la HEAD – Genève en 2020, Tristan Bartolini a créé des caractères qui transcendent la binarité des genres inscrite dans la langue en se basant sur la police Akkurat.

appliquant timidement, et en me limitant aux formes binaires. Devant ce constat, une contradiction m'est apparue : j'aime (pratique, défends) les formes expérimentales, je crois aux écritures capables de sortir des sentiers battus, je tente de produire une littérature dans la langue que nous parlons aujourd'hui, et tout ça ne m'empêche pas de passer à côté de la question. Découvrir en moi ce désaccord m'a secouée. Mais une fois surmontée ma perplexité, et comme si je venais d'être piquée par une épingle miraculeuse, je me suis réveillée et j'ai commencé à écrire *Mrioir, Mioirr*.

Point de vue

En écrivant, je me vois souvent cognant ma tête contre un mur composé de règles grammaticales et de normes linguistiques. Emmanuel Hocquard disait au sujet de la grammaire que le problème n'est pas « qu'[elle] propose *une façon possible* de raccorder les mots, mais qu'on nous dise que c'est *la seule façon correcte* de les raccorder² ». J'écris toujours contre mon penchant à obéir aux règles sans réfléchir, en quête d'autres types de connexions. Monique Wittig comparait les textes littéraires novateurs à des chevaux de Troie. Plus l'allure du cheval est « étrange, non-conformiste, inassimilable » plus ses chances de « démolir les vieilles formes et les règles conventionnelles³ » sont grandes. Je trouve que cette comparaison s'applique assez

2 Hocquard, 2018, p. 63-64

3 Wittig, 2007, p. 97-98

4 Nelson, 2018, p. 81

5 Nelson, 2019, p. 90

bien à l'écriture inclusive, et aux effets que l'on peut en attendre sur nos existences et nos littératures.

*Agis pour qu'il n'y ait aucun besoin d'un centre*⁴.
(Anne Carson)

*Sors-toi de toute cage dans laquelle tu te trouves*⁵.
(John Cage)

Les livres fonctionnent souvent comme des portes dérobées qui débouchent sur d'autres textes, nous font découvrir des auteur-ice-x-s inconnu-e-x-s. Je suis tombée sur les conseils d'Anne Carson et de John Cage dans des livres de Maggie Nelson, et ils sont devenus pour moi des sortes de mantras poétiques, des avertissements littéraires, des lignes de conduites que j'essaie de suivre.

- 1) Cogner sa tête contre un mur.
- 2) Un cheval étrange.
- 3) Deux fugues.

Ces trois images sont là pour exprimer quelle est ma position au moment d'écrire ce texte.

On pourrait y ajouter ce trait psychologique : enfant sage puis adolescente craintive, j'ai toujours perçu la littérature comme un moyen de désobéir et une manière de transformer la personne que je suis.

Secousse

Je me trouve pour l'instant dans ces lignes.
Je suis une femme cisgenre hétérosexuelle.
Je suis blanche, européenne et latinoaméricaine.

Je suis devenue écrivaine et enseignante.

Je suis devenue la mère d'un enfant.

Ces expériences entremêlées façonnent mon être-adulte dans sa capacité à transmettre, prendre soin, aimer. C'est au sujet des femmes que j'écris la plupart du temps. Un critique a dit un jour à propos d'un de mes livres : « Une femme qui écrit sur sa mère, ouille, ça commence mal. » Ce commentaire a laissé en moi une petite cicatrice utile pour me rappeler non seulement que la misogynie n'est jamais très loin, mais aussi que le langage est tout à fait capable de faire mal et que l'écriture possède des vertus réparatrices.

Je crois que l'écriture inclusive m'aide à réparer ce qui a été brisé (tu, écarté) en transformant la langue, en contrariant mes réflexes, en me poussant à questionner mes habitudes. Écrire ainsi produit une secousse bienfaisante, car plus je déconstruis la langue apprise, plus deviennent visibles les représentations stéréotypées qui habitent encore le français que j'écris et que je parle.

Pas tout-e-x seul-e-x

Pendant mes recherches, j'ai ressenti un mélange d'excitation et d'inquiétude inhabituelles. Ce n'était pas la crainte banale de ne pas parvenir à écrire mais la conscience d'un bouleversement en cours. Souvent, en abordant le sujet du langage inclusif, j'ai retrouvé chez mes interlocuteur-ice-x-s une tension similaire me donnant le sentiment d'entendre un courant électrique traverser nos corps. Cette émotion partagée m'a rappelé que la langue est à la fois intime et

collective. Et si on parle pour soi, on le fait toujours dans une langue commune (300 millions de francophones), et nos « propres mots » sont aussi ceux des autres.

Écouter parler les autres.

S'entendre parler face à elleux.

Ensemble expérimenter d'autres manières de dire.

Devant elleux pédaler dans la semoule langagière.

Prendre conscience grâce à elleux des représentations qui nous minent.

Éprouver à cause d'elleux la violence du langage.

Sentir malgré elleux le changement en train de se faire.

J'ai écrit ce texte en observant nos manières de communiquer (écrites/orales), en interrogeant mon entourage sur leurs usages du langage, et en venant appuyer ma réflexion sur celle d'autres chercheur-euse-x-s.

Non-bibliographie

On peut lire une liste de références comme la carte d'un territoire et y suivre le cheminement de l'auteur-ice-x. J'aimerais établir rapidement ici une non-bibliographie pour donner une image du chemin de pensées.

Citer d'abord deux *fées marraines* :

Bernadette Mayer

Maggie Nelson

Je les ai lues en guise d'échauffement, pour placer mon écriture sous leur influence et leur emprunter

des méthodes d'écriture. J'avais à l'esprit les *expérimentations* de la poésie de Mayer et l'indétermination générique des livres de Nelson.

En même temps, j'ai cherché à cerner les aspects politiques, historiques et linguistiques de la question. Et j'ai retenu les travaux qui, en plus de la théorie et l'histoire, me donnaient des outils.

Alpheratz

Éliane Viennot

Elleux constituent mes principales sources. Leurs nombreux points de frictions m'ont été très utiles pour comprendre les enjeux que porte cette transformation de la langue, et notamment la coexistence des inclusivités binaires et non-binaires. Ces deux perspectives semblant par moments se croiser comme deux mèches de cheveux dans une tresse. Une campagne d'affichage visible en ce moment à Genève illustre assez bien la dynamique de ce tressage.

Oui au mariage pour toutes et tous!

Oui au mariage pour tout-e-x-s!

Oui au mariage pour tous!

Oui au mariage pour toustes!

Dans la perspective non-binaire, le langage inclusif représente une « variété du français standard fondée sur le refus des hiérarchies entre les genres grammaticaux, associés à des représentations symboliques ou sociales⁶ ». Pour Alpheratz, il faudrait d'ailleurs « penser le “français inclusif” comme une variété en devenir et non restreinte au seul cadre

du genre⁷», et tenir compte de tous les critères de discriminations sociales (cécité, surdité, dyslexie, neuroatypie, obésité, race, classe, origine sociale, glottophobie, etc.⁸).

Dans la perspective binaire, l'inclusivité concerne d'abord le rétablissement de l'égalité entre le masculin et le féminin au sein du français standard, le neutre faisant des apparitions sous la forme des mots épïcènes, des expressions englobantes et de quelques résidus de langue latine.

J'ai été frappée par l'expression «inclusivité raisonnée» rencontrée plusieurs fois, exprimant un soucis d'accessibilité et de lisibilité. On l'invoque par exemple pour refuser les agglutinations de mots comme *voyageureuses* ou *acupunctureices*, leur préférant les formes fléchies, telles que *voyageur·euses* ou *acupuncture·s et acupuncture·rices*. On peut s'agacer du caractère raisonnable et simplificateur de cette perspective égalitaire à deux genres, mais à bien lire Viennot qui salue le «questionnement critique salutaire» ouvert par les approches non-binaires, les deux perspectives sont vouées à se mélanger dans les usages, d'une façon qui nous est pour l'instant inconnue.

De manière générale, on redoute de défigurer la langue, de rendre nos textes illisibles et notre langue inapprenable (tiens, mon dictionnaire me dit que cette forme est introuvable...), mais ça suffit de regarder les messages échangés avec nos téléphones, les billets de blog ou les graffitis, pour

6 alpheratz.fr/linguistique/francais-inclusif

7 Alpheratz, 2019, p. 2

8 *Ibid.*

se rendre compte que nos usages quotidiens de la langue sont toujours plus vastes que les limites qui nous sont données.

Questions

Je peux finir par appeler un sac en toile *totebag*, mais je ne peux pas fabriquer le mot *sac-à-trimballer*?
Je peux dire *iphone* mais pas *téléphonette*?

Dans la vie je peux écrire *okay, bjr, asap, a12c4, biz, dsl, kestuf, vostfr, mouai*, mais je ne peux pas le faire dans la littérature?

Je peux dire *telle une youtubeuse disruptive / d'un simple clic / je télétravaille* mais je ne peux pas nommer mieux le monde qui m'entoure (*paman* et *mapa chéri-e-x-s*)?

Je ne peux pas dire *nous* pour raconter comment le soleil inonde la pièce et nous colore tous-te-x-s, la mouche, l'aloë, la chaise et moi?

Je ne peux pas utiliser *on* quand mes fantômes s'expriment?

Je ne peux pas être le *je* et le *tu* de la même phrase?

Je ne peux pas fabriquer un pronom singulier pour qu'un orage se décrive lui-même et un autre pronom pour qu'une idée puisse raconter sa germination dans mon esprit?

Je ne peux pas bouger?

Je ne peux pas ajuster ?

Je ne peux pas ?

Inclusive martienne

On m'a proposé d'utiliser la police de caractères *Inclusifve* créée par Tristan Bartolini. S'agissant d'un prototype, je pouvais à ce stade l'utiliser pour réfléchir mais pas pour écrire. Je pouvais faire des phrases en me projetant dans la forme qu'elles prendraient une fois « traduites » par Tristan, mais je ne pouvais pas voir les glyphes apparaître sous mes yeux, et laisser mon écriture réagir à ces formes. Alors nous avons simplement commencé par discuter, échanger nos points de vue, nous conseiller des lectures. Tristan m'a raconté son projet et montré ses dessins. Son *Inclusifve* m'a tout de suite fait penser à l'écriture martienne de læ médium-e-x genevois-e-x Hélène Smith, rapprochant dans mon esprit les formes visibles du français inclusif avec les écritures non-sémantiques et toutes sortes de graphies fluides entre le dessin et l'écriture⁹. Cette analogie de départ a motivé mon choix de placer l'écriture inclusive aux côtés d'autres systèmes d'écritures s'écartant du français standard. J'ai utilisé le dessin à l'encre de Chine (clin d'œil aux caractères martiens d'Hélène Smith), l'écriture mêlant des chiffres et des lettres (*leet speak*), la

9 Je pense par exemple aux alphabets imaginaires d'Henri Michaux ou aux « écritures illisibles » de Mirtha Dermisache.

typoglycémie (sleon une édtue, l'odrre des ltteers dnas un mto n'a pas d'ipmrotncae, la suele co-she ipmrotnate est que la pmeirère et la drenère soient à la bnnoe pclae), les glyphes de l'écriture inclusifve et les transmutations du langage sms. En combinant ces codes graphiques, je cherchais à explorer les diverses facettes de la lecture (dé-chiffrer, voir, recomposer, corriger) et à explorer la notion de lisibilité (le déchiffrable, le prononçable, le compréhensible, l'exprimable). J'attendais de ces variations graphiques qu'elles produisent une onde à la surface du texte, et m'aident ainsi à produire le sentiment d'une langue qui bouge, un français fluide.

Choix multiples

J'ai choisi de combiner plusieurs propositions d'écriture inclusive plutôt que d'en retenir une seule. S'agissant d'un processus en devenir, porté par une vaste communauté de locuteur-ice-x-s, ça me paraissait contradictoire de choisir en suivant ma seule subjectivité, de préférer telle proposition plutôt que telle autre. Pourquoi faire disparaître *a/* sous prétexte que je préfère *ie/*, et parce que je me suis fixée sur *ie/* ignorer *ae/*? Je me suis aussi longuement demandé si c'était préférable de forcer la visibilité ou d'accepter ce qui passe inaperçu? Les signes du langage inclusif étant parfois visibles (point médian, tirets, x, glyphes, formes du neutre), mais un certain nombre de processus langagiers passant souvent inaperçus (mots épïcènes, expressions englobantes, accords de sens ou de proximité). Mon option a été de

m'en remettre aux règles choisies et de laisser les choses comme elles venaient.

Règles du jeu

Utiliser le lexique de genre neutre proposé par Alpheratz.

Utiliser l'*Inclusifve* de Tristan Bartolini.

Utiliser les accords de proximité et de sens.

Utiliser la possibilité de fabriquer des néologismes.

Utiliser des noms épïcènes.

Utiliser des formules englobantes.

Utiliser *iel* et *ael*.

Écrire ça pleut et ça neige.

Écrire al fait beau et al est l'heure.

Donner le point médian à Maggie.

Permettre les variations (amoureux·euses, amoureuseuses, amoureux).

Suivre les recommandations de l'orthographe rectifiée de 1990.

Accepter de faire des erreurs.

Se permettre d'adapter les règles localement, en fonction du sens.

S'autoriser à transgresser occasionnellement les règles, par nécessité formelle ou par jeu.

Faire avec la binarité qui persiste dans le point de vue.

Chercher le point de fuite.

Chercher la fantaisie.

Chercher la bizarrerie.

Chercher la douceur.

J'ai oublié quelque chose ?

L'amour

Ce texte contient du romantisme, des voix étranges, des sms, des dessins de main et de lignes, de la chiromancie approximative, des caresses, du trouble, des performances médiumniques et des prévisions météo. Dedans, ça parle d'énergie amoureuse circulant entre deux personnes et aussi des manières de se relier, de se rejoindre, de s'emmêler, de se continuer et de se perdre.

Pour Ryoko Sekiguchi, qui fait parler au « je » et au « nous » les molécules olfactives, les fantômes, les oiseaux et même les noms de plantes, chacun-e-x peut « écrire du point de vue d'un petit garçon, d'une vieille dame marocaine ou d'un imprimeur du XVII^e siècle, faire l'amour avec des libellules, une belle chaise, insérer des mots de plusieurs langues dans un texte français ou japonais, tant que la nature du texte l'exige ou l'autorise¹⁰ ». Ceci n'est pas une invitation à s'approprier le point de vue d'autrui mais une description imagée de ce que peut la poésie. Parce que la langue, que nous transformons dans le but de nous exprimer chacun-e-x au plus près de ce que nous sommes, est porteuse d'un « désir inassignable », une capacité extraordinaire à faire de nos petites personnes des êtres illimités.

P.S.

Mrioir, Mioirr n'est ni une déclaration ni un programme mais un tissu de doutes, de questions et

10 Sekiguchi, 2021, p. 56

de désirs. J'espère que les lecteur-ice-x-s y trouveront des mots, des images, des impulsions, des tracés, des zigzags, des tentatives, des ouvertures et des formes réutilisables.

Je remercie tout-e-x-s ceux qui m'ont aidée à écrire ce texte en partageant leurs connaissances, en me posant des questions inattendues, en me mettant sur de nouvelles pistes, en relisant les multiples versions du texte et en m'encourageant à chaque étape.

Merci à Tristan Bartolini, Ulysse Berdat, Saul Demierre, Yan Duyvendak, Jérémie Gindre, Magdalena Karpinski, Lou Masduraud, Alice Oechslin, Fabienne Radi, Dorothée Thébert et Anaïs Wenger.

Sources

Alpheratz, *Grammaire du français inclusif*, Châteauroux, Vent Solars, 2018

Alpheratz, « Français inclusif : du discours à la langue ? », dans *Le discours et la langue*, (dir. L. Rosier et A. Rabatel), Louvain-la-Neuve, EME, n° 11, 2019

Hocquard, E., *Le cours de Pise*, Paris, P.O.L, 2018

Mayer, B., *Eating the Colors of a Lineup of Words*, Barrytown, Station Hill/Archive, 2015

Mayer, B., *The Helens of Troy NY*, New York, New Direction Poetry Pamphlet, 2013

Nelson, M., *Les Argonautes*, Paris, Sous-Sol, 2018

Nelson, M., *Bleuets*, Paris, Sous-Sol, 2019

Sekiguchi, R., [lettre], dans *Lettres aux jeunes poétesses*, collectif, Paris, L'Arche, 2021

Veron, L., *Parler comme jamais*, podcast, Paris, Binge Audio, depuis 2019

Viennot, E., *Le langage inclusif: Pourquoi, comment*, Donnemarie-Dontilly, iXe, coll. « xx-y-z », 2018

Wittig, M., *Le Chantier littéraire*, Lyon, Presses

universitaires de Lyon / iXe, 2010

Wittig, M., *La Pensée straight*, Paris, Amsterdam, 2007

Parmi les abondantes ressources en ligne, j'ai exploré assidûment les sites de :

Alpheratz, alpheratz.fr

La collective belge Bye Bye Binary, genderfluid.space

Jérémie Gindre a redessiné pour ce texte six pièces de ma collection numérique d'images spirites, tirées de : *Les phénomènes dits de matérialisation*, une étude expérimentale de Juliette Alexandre-Bisson, Paris, 1921.

Pour rédiger la postface, j'ai suivi les recommandations du *Head-inclusive, memorandum* réalisé par Romane Serez et Fig Docher.

HEAD – Publishing, 2022
HEAD – Genève, HES-SO

Textes sous licence libre
CC BY-SA

Titre: *Mrioir, Mioirr*

Autrice: Carla Demierre

Collection Manifestes dirigée
par Julie Enckell Julliard et
Anthony Masure

Coordination éditoriale:
Sylvain Menétrey

Correctorat:
Martine Passelaigue

Charte graphique de la
collection: Dimitri Broquard

Design graphique:
Alicia Dubuis

Polices de caractères: ABC
Whyte (Dinamo, 2019), Lyon
Text (Commercial Type, 2009),
Inclusifve (Tristan Bartolini,
2020) sur la base du Akkurat
(Lineto, 2004)

Illustrations: Jérémie Gindre

Impression:
Atar Roto Presse, Satigny

ISBN: 978-2-940510-64-1

Dépôt légal: mars 2022

— **HEAD** 
Publishing

Carla Demierre a étudié les arts visuels à Genève et la création littéraire à Montréal où elle a mené une recherche autour de la question du montage en littérature. Ses textes mélangent poésie et narration, expérimentation formelle et cut-up documentaire. Attentive aux écritures de tous les jours et puisant ses matériaux dans des sources hétéroclites, elle cherche à comprendre quels jeux s'installent, par l'entremise du document (brut, traité ou remixé), entre la vie matérielle et la fiction littéraire. Elle a publié notamment, *Ma mère est humoriste* (LaureLi /Léo Scheer, 2011), *Autoradio* (Héros-Limite 2019) et *Qui est là ?* (art&fiction, 2020). En parallèle, elle explore diverses formes de publication hors du livre comme la lecture publique, le podcast, l'envoi postal ou le fanzine. Elle enseigne les pratiques d'écriture à la HEAD – Genève (HES-SO).